

Lire Lou

Lucie ouvre les yeux au fond de la piscine. Tout est flou et le chlore la brûle ; elle sourit. Le soleil jeune et blanc de juin perce la surface de l'eau et y trace des volutes blanches. Lucie sent le perpétuel mouvement de l'eau autour d'elle, elle écoute le silence lourd et sourd qui y règne. Elle ouvre la bouche et crie. Un millier de bulles s'échappent et fusent vers la surface. Elle s'imagine qu'elles portent sa voix comme autant de petites capsules, qui exploseront au contact de l'air et libèreront leurs petits éclats de bruit, que Lou entendra.

Elle n'a plus d'air, il faut remonter. Elle brise la surface à son tour et elle tousse. Sa toux se transforme en rire tandis que, désorientée, elle tourne sur elle-même, chassant l'eau de ses yeux avec le dos de sa main. Puis elle trouve Lou, qui est allongée sur le bord de la piscine. Lucie s'imagine qu'elle la voit pour la première fois, que ses yeux ont été lavés par l'eau chlorée et que son regard est désormais neuf. Lou est baignée de soleil, sa peau scintille doucement, comme le sable balayé par les vagues limpides. Allongée sur le dos, les jambes pliées et plongées dans l'eau jusqu'aux mollets, elle bat doucement des pieds, d'un air que Lucie trouve désinvolte et gracieux. Son corps long et détendu est celui d'un chat. Ses pieds, eux, sont deux carpes dorées qui font des vas et viens dans l'eau. Lucie voudrait les attraper et les caresser, les garder prisonniers au creux de ses mains.

Lou lit. À bout de bras, elle tient son livre épais tout gondolé d'eau de piscine, qui jette une ombre protectrice sur son visage. Lou lit parce qu'elle aime l'amour, même les amours complexes et tristes, les amours faux, ou ceux chastes et longs, où l'on meurt de vertu à la fin. Lou lit, et Lucie regarde Lou. Elle aime se dire qu'elle lit Lou, de ses pieds de carpe à ses sourcils froncés par la concentration. Par mimétisme, Lucie adopte elle aussi une expression de profonde réflexion, et elle laisse glisser son regard sur Lou, d'abord rapidement ; elle la dévore comme un roman policier ; puis elle la relit, très sérieusement et lentement, en prenant le temps d'analyser l'intrigue et le style. À chaque lecture, elle remarque un nouveau détail, dont elle se saisit vivement avant qu'il ne s'envole. Elle le range alors soigneusement dans une petite boîte dans le coin de sa tête. C'est un écrin plein de bulles, de sable et de rire, et puis de quelque chose d'autre, de très grand et très secret, qui prend presque toute la place.

C'est arrivé ce matin. Elles sont allées à la mer sur leurs vieux vélos sans vitesses qui moulinent dans les descentes et qui filent entre les vignes. Elles ont fait la course, et, comme toujours, Lou a gagné. La plage était vide et vaste, la mer haute et dansante. Elles ont joué à se pousser et à plonger sous les vagues, et à se faire des perruques d'algues, jusqu'à ce que leurs dents claquent. Puis elles sont encore restées de longues minutes à rire et à plonger sous l'eau, et à rester le plus immobile possible pour sentir tout le poids

de la mer passer sur leur visage. Une soudaine averse les a finalement chassées. La pluie s'est mise à tomber, puis le ciel à gronder, puis, d'un seul coup, l'orage était là. Elles ont hurlé de terreur, d'excitation et de rire en courant sur la plage, et se sont jetées sous un catamaran de l'école de voile. En rampant à l'abri, le sable foncé s'est collé à leur peau. Les yeux verts de Lou brillaient avec malice contre le fond doré de son visage ensablé.

Alors Lou s'est mise à frapper sur le bateau, à taper des pieds, à jeter du sable partout et à crier de tout la force de ses poumons. Le bruit était absorbé par la tempête, il se confondait avec le tonnerre. Lucie n'est restée stupéfaite que quelques instants. Se reprenant, et elle s'est empressée de rejoindre la symphonie fracassante. Elle a senti l'orage s'immiscer en elle, elle s'est sentie orage à son tour, elle, et Lou, et le monde entier autour d'elles.

Puis, presque aussi vite qu'il était venu, l'orage s'est retiré, et il n'a laissé derrière lui qu'une grosse pluie, amortie par le sable. Et avec lui, elles se sont tues, et se sont regardées, jusqu'à ce qu'elles retrouvent leur souffle, et que le calme retombe en elles aussi. Lou a alors pris la main de Lucie, et elle l'a posée sur sa joue. Obéissant à la demande silencieuse, Lucie a commencé le jeu auquel elles jouaient le soir, dans le lit. Avec son doigt, elle a tracé les contours du visage de Lou. D'abord le menton pointu au bout de la mâchoire encore ronde d'enfance, puis les lèvres pleines mais rugueuses de soleil et de

sel. Le pont long et un peu tordu du nez, jusqu'aux sourcils épais, eux aussi incrustés de sable. Enfin, les yeux. Alors, il fallait les fermer, pour qu'elle puisse passer le doigt sur ses paupières, léger comme un papillon, découvrant le regard brûlant sous la peau fraîche. Ensuite, c'était le tour de Lou. Lucie ne disait jamais à haute voix les choses qui lui gonflaient le ventre et le coeur dans ces moments, car elle avait le sentiment que ce serait trahir les règles du rituel, et qu'alors il s'arrêterait pour de bon. À la place, elle les rangeait dans sa boîte.

Mais cette fois-ci, c'était différent ; la pluie, le sable et le silence formaient autour d'elles un décor de tragédie. L'air était pesant, chargé de quelque chose d'important et de grave. Lucie le ressentait de tout son corps, son coeur battait très fort, et les battements résonnaient dans sa tête comme les coups avant le lever du rideau. Quelque chose se préparait. Les doigts de Lou s'étaient arrêtés, tout contre ses lèvres. Longtemps, rien ne s'est passé, tout est resté suspendu. Même les vagues avaient cessé de rugir. Alors, Lou a retiré ses doigts, et elle a pressé ses lèvres à leur place, pendant de longues secondes, ses lèvres chaudes, froides, et salées. Puis, comme le tonnerre, elle s'est retirée si vite que Lucie s'est retrouvée étourdie. Lou a roulé sur le sable pour sortir de sous le bateau, et Lucie l'a regardée se relever, puis vu ses pieds bondir en avant et disparaître. Lucie a essayé de crier, d'appeler, mais le vacarme de la mer avait repris, et soudain, le doux tambourinement de la

pluie était devenu assourdissant. En rampant pour sortir de leur cachette, où elle se retrouvait maintenant terriblement seule, elle s'est cognée la tête, et les coquillages ont griffé sa peau, comme pour la retenir. Elle a couru après Lou jusqu'aux vélos, mais Lou a filé avant qu'elle ne la rejoigne, alors elle a mouliné de toutes ses forces. Lou avait disparu. Pendant tout ce temps, les lèvres de Lucie lui brûlaient. Son coeur y battait aussi fort que dans sa poitrine, et lorsqu'elle les a mordues, sous l'effort, elle a goûté le sel de la mer et de Lou.

Arrivée à la maison, essoufflée, la gorge gonflée de larmes, Lucie a laissé tomber son vélo et avait ouvert la bouche pour crier, quand, soudain, elle s'est arrêtée. Pendant la course, la pluie s'était apaisée, réduite à quelques gouttes éparses. Sur la surface de la piscine, celles-ci formaient de petits cercles qui s'élargissaient pour disparaître enfin. Et là, sous le parasol, Lou était assise, avec le bout des orteils effleurant l'eau, dessinant des arabesques au milieu des petits cercles de pluie. Elle a levé la tête, et leurs regards se sont croisés, avant que ses lèvres ne s'étirent en un sourire, si grand qu'il ne pouvait que mener à un rire. C'était un rire si gentil et sincère que Lucie n'a pu que l'imiter, et tout le poids du sable, de la mer et du sel a été levé de ses épaules. Son coeur s'est rempli d'une chaleur douce et tendre. Passé le rire, elles n'ont rien dit. Elles sont rentrées dans la maison pour aider la grand-mère de Lucie à préparer la salade de thon.

Maintenant, presque toutes les traces de l'orage ont disparues. Les fleurs du jardin ont l'air plus fraîches et gaillardes qu'avant, et leurs vêtements mouillés du matin pendent, encore humides, sur la chaise longue. Mais tout est calme et ensoleillé, d'un soleil jeune et blanc de juin qui brille à travers l'eau jusque dans la poitrine de Lucie. Elle se remplit de lumière, puis elle plonge. Là, elle ferme les yeux et passe ses doigts sur ses lèvres. Elle veut chanter, hurler, et mourir de bonheur. En haut, Lou lit, et Lucie frissonne de plaisir en pensant à son silence, à leur secret partagé.

« Lucie, dit Lou lorsque Lucie émerge finalement.

— Oui?

— J'ai quelque chose à te dire. »

Le cœur de Lucie se serre, et elle va près de Lou. Elle pose son menton sur ses deux bras croisés sur le rebord, pour lui montrer qu'elle l'écoute, qu'elle ne fait que ça. Lou, elle, lit toujours.

« Je crois que je suis amoureuse. »

Lucie ne dit rien d'abord. Dans sa tête, la boîte enfle, comme si elle voulait s'ouvrir et laisser s'échapper le grand secret en plein air, devant tout le monde. Il exploserait alors au dessus de leur tête comme un feu d'artifice. Puis, puisque Lucie n'est pas Lou, qu'elle ne connaît rien à l'amour, et qu'elle n'est ni gracieuse ni désinvolte, elle répond seulement :

« Ah !

—Théo m'a embrassée le dernier jour, quand on est restés derrière après le cours de français. J'ai rien dit parce que je n'étais pas sûre. Mais maintenant, je crois

que je suis amoureuse. Amoureuse de Théo, enfin, tu comprends. »

Lucie n'est pas sûre de comprendre. Son coeur est dans sa gorge, il l'empêche de parler. Elle le ravale difficilement, puis, parce qu'elle n'est pas Lou, elle dit :

« Ah. »

Et Lou garde les yeux rivés sur son roman.

« Tu ne dis rien ? »

Lucie rit, sans trop savoir pourquoi. Elle pousse le rebord de la piscine avec ses pieds et se laisse tomber en arrière. Les bras en croix, elle souffle toutes les bulles de son corps, et, lentement, elle tombe vers le fond. Le soleil de juin passe derrière un nuage, et l'eau devient sombre et grise au dessus d'elle, froide contre sa peau.

Elle s'imagine que la boîte dans sa tête s'ouvre, comme les coffres au trésor dans les aquariums. Elle laisse s'échapper doucement tout ce qui s'y trouve, tout les moments et les détails collectionnés et bien rangés, polis par son regard. Elle les examine un à un, les prend entre ses mains une dernière fois, avant de les laisser s'échapper et disparaître. Le jeu, la tempête, les carpes... Ils nagent autour de sa tête puis s'effacent peu à peu. Lucie essaie de comprendre. Peut-être qu'on ne fait pas d'amour avec des bulles, pour la même raison qu'on ne fait pas sa maison dans un château de sable. Peut-être que le soleil de juin nous éblouit et nous trompe, en repeignant le monde de couleurs pastels. Peut-être que soi-même, on s'éblouit,

à chercher à lire chez les autres ce qui est écrit dans nos pensées.

Quand elle ressort la tête de l'eau, Lou a disparu, remplacée sur sa serviette par son livre entrouvert. Lucie pleure peut-être, mais, avec l'eau de la piscine, elle n'est pas sûre. Elle attrape le roman et l'ouvre à la première page. Son coeur se serre, parce qu'elle ne comprend rien à l'amour, que sa boîte est vide et qu'elle ne sait pas lire Lou. À mi-voix, elle déchiffre : « Ce fut comme une apparition : Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. »